

LE
PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

TROIS MOIS. 2' »
SIX MOIS. 4 »
UN AN. 8 »



Sommaire

Causerie, LUCIEN. — Chronique d'art antique : le peintre Appelle et la « Vénus Anadyomène », Gabriel MONAVON. — Grand-Théâtre, X. — Concert-Bellecour, J. C. — Concert des Ambassadeurs, Royal GARDÉNIA. — Chronique parisienne : les Fêtes félibriennes, H. DOTRENS. — Sanglots, Fernand de ROCHER. — L'Art à Lyon : à la Société lyonnaise des Beaux-Arts, Georges de MYRTHE. — Palavas, GUILO. — Histoire de la semaine, TANT-PIS. — Courses de Lyon. — Amours fugaces, Toni BOURDIN. — La place du cœur, Jean APPLETON. — Joyeux défi (nouvelle), Eugène DREVETON. — Bulletin financier.

CAUSERIE

A-t-on assez dit, a-t-on assez répété que le triomphe de nos adversaires dans la néfaste guerre de 1870 avait été dû aux maîtres d'école ; c'est-à-dire à la supériorité donnée par l'instruction aux soldats prussiens sur les soldats français.

Il paraît qu'on est revenu de cette opinion, qui a eu son heure de mode comme la crinoline, et que la véritable supériorité d'un homme réside tout entière dans ses nerfs et ses biceps.

Vous avez lu dans les journaux le récit de ces fêtes de gymnastique — auxquelles sans qu'on ait pu l'expliquer, on a donné le nom de Lendit — organisées par les élèves des lycées de Paris.

Ça été le grand événement du jour. Les journaux ont publié avec force détails — le grave journal *Le Temps* a même fait à cette occasion un supplément illustré — les concours pour la course, les sauts en longueur et en hauteur, etc. et donné le nom des lauréats.

Il y a mieux — et ici on tombe dans le cabotinage — une feuille illustrée a reproduit le portrait du principal vainqueur accompagné — c'est un comble — de la biographie du jeune potache.

Oh ! la famille de héros de quinze ans doit être bien fière en songeant au brillant avenir qui s'ouvre devant lui. En bonne logique, je n'en vois pas d'autre que l'acrobatie.

Tous les directeurs de cirque doivent se disputer ce jeune virtuose du trapèze, qui constituerait un alléchant numéro sur l'affiche, où il figurerait avec cette notice séduisante « M. X...

premier prix au concours de gymnastique des lycées de Paris. »

Et l'instruction, cette instruction qui avait disait-on donné le triomphe aux Prussiens, que devient-elle au milieu de tous ces exercices de gymnastique ? On n'en parle plus, pardon je me trompe, on en parle — même au Corps législatif — mais c'est uniquement pour demander qu'on la réduise.

Un député a demandé la suppression du baccalauréat et le ministre de l'instruction publique, s'il vous plaît, l'a à peine défendu. On le supprimera, car ce n'est plus qu'une vieille guitare.

Trop de bacheliers, trop de licenciés, trop d'agrégés, comme dirait Gugusse, n'en faut plus : Ce qu'il faut, c'est exclusivement des jeunes gens ayant des nerfs et du biceps : l'avenir de la France est là.

Pour peu que cet engouement continue, les lycées choisiront leurs professeurs d'élite parmi les acrobates, qui feront leurs cours — comme le propose plaisamment le *Charivari* — en costume de clown.

J'appartiens par mon âge à une époque où, dans les lycées, on tenait l'intelligence en haute estime, où on appelait un élève distingué, celui qui remportait le prix d'honneur, et un imbécile celui qui ne réussissait à décrocher que le prix de gymnastique. C'est le contraire aujourd'hui.

On a développé avec raison l'instruction secondaire, on est même à ce propos, tombé comme il arrive toujours, dans l'exagération, en construisant de véritables palais sans s'inquiéter d'endetter souvent les communes. Tout en blâmant ces prodigalités inutiles, cette mise en scène ayant surtout pour but de frapper les yeux, il faut applaudir à ce qu'on a fait pour l'instruction populaire. Il importe à notre époque démocratique que tout homme — si humble que soit son origine — sache lire et écrire. Dans un pays de suffrage universel, il faut que tout électeur puisse sur son bulletin de vote, écrire le nom de son candidat.

Ce n'est donc pas l'instruction secondaire qui est visée, mais l'instruction supérieure, destinée à former des bacheliers, des licenciés, des docteurs ou des agrégés : tous ceux qui, en un mot, se destinent aux carrières libérales et parmi lesquels se recrutent les savants.

Dans le siècle à la fin duquel nous touchons les conditions de la vie se sont modifiées en général d'une façon avantageuse pour les mas-

ses, par les découvertes de ces savants si dédaignés, découvertes dans lesquelles les forts en gymnastique ne sont assurément pour rien. Les savants qui ont découvert — pour ne citer que quelques exemples — la télégraphie, l'électricité la vapeur n'ont-ils pas transformé le monde : et Dieu sait quelles découvertes ils nous réservent encore.

Dans cette révolution en faveur de la gymnastique l'idée qui prédomine est celle de faire des soldats car dans cette Europe l'arme au bras comme à la veille d'une bataille, on est toujours dans la prévision d'une guerre, mais à l'époque où nous sommes où il n'y a plus de combats corps à corps, où par conséquent la force musculaire du soldat a peu d'importance, c'est encore un savant — incapable de faire un rétablissement sur le trapèze — qui dans son laboratoire découvrira peut-être l'engin qui nous donnera la victoire.

Que dans les lycées et les collèges on fasse faire des exercices physiques un peu trop négligés jusqu'alors, rien de mieux et tout le monde y applaudira. Il est bon que le corps se développe avec l'intelligence et qu'on ait — suivant un vieil adage latin — *mens sana in corpore sano* ; mais mettre — comme on tend à le faire — la gymnastique en première ligne sur le programme de l'instruction, c'est simplement ridicule : il faut songer à faire des hommes et non des acrobates.

Et surtout qu'on renonce à ces exercices publics qui, avec la publicité donnée par les journaux ne sont que du pur cabotinage très dangereux pour les jeunes imaginations des potaches.

Vous vous rappelez quel engouement il y eut pendant quelque temps pour les bataillons scolaires : chaque ville s'imposait des sacrifices pour en avoir un. Toutes — après expérience faite — les ont supprimés, comprenant que ces bambins costumés en soldats et dans lesquels on avait vu l'avenir de la France n'avaient qu'une préoccupation, celle de la pose.

Avec les fêtes de gymnastique du Lendit on tombe dans le même travers qu'avec les bataillons scolaires : sous prétexte de patriotisme, on développe chez les enfants l'amour du cabotinage qui partout grandit et semble être la maladie épidémique du jour. Il y a — aussi bien en haut comme en bas — assez de cabotins pour qu'on n'en augmente pas le nombre.

LUCIEN.

CHRONIQUE D'ART ANTIQUE

Le peintre Apelle et la « Vénus Anadyomène. »

Le peintre le plus renommé de toute l'ancienne civilisation grecque, est assurément le célèbre Apelle, originaire de l'île de Cos, l'une des perles de l'archipel, non loin des côtes de l'Asie-Mineure. Aussi a-t-il donné son nom à l'art de la peinture qui, depuis l'époque où il fleurit, n'a pas cessé d'être dénommé l'art d'Apelle.

Sa personnalité, sous ce rapport, domine le monde artistique ancien, au même titre que Raphaël Sanzio, le divin peintre des *madones*, domine la grande renaissance de la peinture italienne et le monde artistique moderne. Il fit apparaître sous son prestigieux pinceau la pure image de la beauté et ce divin rayon a suffi pour consacrer à jamais son œuvre et sa gloire.

Dans l'antiquité, son tableau de la naissance de Vénus ou *Vénus Anadyomène*, passa toujours pour le plus éclatant et le premier de ses ouvrages. Apelle y avait représenté la jeune déesse dans la fleur radieuse et dans la splendeur immortelle de sa beauté, et il l'avait fait surgir du sein de l'onde, en idéalisant avec un art prodigieux, les traits séduisants et les formes enchanteresses de la belle *Campaspe*.

La réputation de ce chef-d'œuvre, détruit, hélas ! par le temps, est demeurée tellement unanime et universelle, qu'en vérité on se sent saisi de désirs, malheureusement irréalisables et de regrets stériles, en songeant à cette merveilleuse figure, née du génie du peintre, dont l'aspect enchantait et enflammait à ce point les imaginations.

On cherche à se la représenter en pensée et comme dans un poétique rêve, et alors on se rappelle, pour fixer son souvenir, ces vers charmants d'un gracieux poète de l'Anthologie :

« Cypris qui préside à l'hymen heureux,
« sortait de l'onde, sa mère, encore couverte
« d'une écume frémissante... Apelle l'a vue et
« a représenté sa virginale beauté... Non, ce
« n'est pas une peinture, c'est une réalité
« vivante !... Avec grâce, de ses doigts déli-
« cats, elle presse ses cheveux humides des
« perles de la mer ; avec grâce, dans ses yeux
« célestes brille un doux et calme désir !...
« Jeune et pur le sein, comme un beau fruit,
« s'arrondit ; son cou, avec une inflexion vo-
« luptueuse, incline mollement sa tête ravi-
« sante... Minerve elle-même, Minerve aux
« yeux pers, et l'épouse du roi des dieux vont
« dire à son aspect : — Jupiter ! nous sommes
« vaincus !... »

En recueillant çà et là quelques détails, on parvient à préciser encore un ou deux traits. C'était à la hauteur des joues que la déesse tenait sa chevelure humide ; on voyait le long des tresses pressées ruisseler l'onde écumante. Le coloris était exquis, mélangé des tons les plus délicats harmonieusement fondus par le pinceau !... Et, dans cette figure idéale, si grande était la vérité des carnations, qu'on devinait le sang circulant sous l'épiderme.

Telle était, paraît-il cette incomparable image, autant du moins qu'il est permis de l'entrevoir ; et, d'après ces témoignages, on peut se rendre compte de l'admiration qu'elle excitait. Mais cette merveilleuse Vénus n'était pas la seule que le peintre eût rêvée pour séduire et enchanter les regards de ses contemporains. Au dire de Pline, il y en avait une autre que le même maître avait entrepris de peindre pour ses compatriotes les habitants de l'île de Cos, et que « la mort jalouse » l'empêcha d'achever.

En quel état le peintre avait-il laissé cette œuvre imparfaite ? Pline ne le dit pas, mais pourtant d'autres annalistes l'ont précisé. Le corps était seulement ébauché ; il n'y avait de terminé que la tête, la gorge éblouissante et le haut du buste ; mais c'étaient des morceaux d'un fini admirable. Telle en était même l'excellence, qu'aucun artiste n'osa reprendre cette ébauche et, d'après l'esquisse du Maître, ache-

ver son œuvre. Car, ajouta-t-on, la beauté divine de la tête et des seins ôta tout espoir d'atteindre dans le reste du corps à la même perfection.

On sait, au reste, que tout ce qui était sorti de la main d'Apelle était d'un prix infini pour les anciens. Et c'est ici le lieu de donner place aux belles et nobles réflexions, présentées sous une forme générale, qu'inspirent à Pline ces morceaux inachevés des Maîtres : « Ce qui est « curieux et digne de remarque, dit-il, c'est « qu'on en vient à admirer moins les produc-
« tions terminées des artistes, que celles qu'ils
« ont laissées inachevées, comme la *Vénus*
« d'Apelle. En effet, on y considère l'esquisse
« laissée où apparaît, comme dans son germe,
« la première éclosion de la pensée même de
« l'artiste. La douleur s'augmente encore de
« la beauté du travail ; on regrette et on dé-
« ploie la main arrêtée par la mort dans
« l'exécution d'une œuvre pleine déjà d'admi-
« rables promesses. »

Ce sujet enchanteur de la *Naissance de Vénus*, était bien fait pour tenter le génie des artistes inspirés et des maîtres du pinceau. Bon nombre s'y sont essayés à diverses époques. Dans la période contemporaine, le grand peintre qui fut reconnu et salué comme le chef incontesté de l'École Française, l'illustre Ingres, en avait fait l'objet d'une de ses œuvres les plus admirables et les plus éclatantes. Sa merveilleuse peinture paraît absolument digne de rivaliser avec l'antique gloire du tableau d'Apelle et d'en reproduire l'impression saisissante.

En effet, la *Vénus Anadyomène*, est peut-être la figure que Ingres a caressée le plus amoureusement dans ses rêves, et ses travaux d'artistes. Commencée dans sa jeunesse, il l'a quittée, mais toujours reprise, comme on fait d'une maîtresse adorée. Jamais, dans l'ivoire de l'Inde, ni dans le marbre de Paros, ni sur le bois, ni sur la toile, l'art n'a représenté un corps plus virginale ment nu, plus idéalement jeune, plus divinement beau. Des blonds cheveux tordus roulent quelques perles amères sur le sein déjà rosé par l'émotion de la vie, tandis que les pieds blancs comme l'écume argentée de la vague, gardent encore la pâleur froide de la chaire humide. De petits Amours dansant sur le bout des flots, présentent à la déesse nouvelle un miroir de métal poli ; après s'y être regardée, elle sera femme tout à fait : elle aura conscience de sa beauté !...

Telle est cette œuvre incomparable que, généralement, on n'hésite pas à placer au-dessus de deux autres œuvres maîtresses du même peintre : *La Source* et *l'Odalisque*.

Qu'on nous permette de transcrire ici, par forme de conclusion sommaire, un simple sonnet où se trouvent résumées quelques unes des sensations esthétiques, des impressions et des pensées que peut faire naître dans l'esprit, ce sujet charmant où Apelle, dans l'antiquité, et Ingres, à l'époque contemporaine, ont tour à tour puisé une si merveilleuse inspiration.

Ce sera, si l'on veut, comme la note moderne surajoutée, en quelque sorte, à titre de *mot de la fin*, à cette chronique de l'art antique :

A VÉNUS ANADYOMÈNE

Quand flottant sur les eaux, blonde Anadyomène !
Aux baisers du soleil tu livras tes seins nus,
L'Univers tressaillit à ton aspect de reine,
Et la terre et l'Olympe adorèrent Vénus !...

Les Zéphirs enchantés, d'une timide haleine,
Caressaient mollement tes charmes ingénus,
Et, sur ta bouche en fleur, ô jeune souveraine !
Recueillaient de l'amour les parfums inconnus...

Qu'est devenu ce temps plein de rians prodiges,
Où, dans le chaste éclat de sa virginité,
Sans voile, aux yeux mortels, se montrait ta beauté ?

Ton doux culte a perdu ses amoureux prestiges,
Et n'est plus désormais qu'un beau songe effacé...
— Le culte du Veau d'or l'a partout remplacé !

Gabriel MONAVON,

GRAND-THÉÂTRE

Grâce aux troupes de tournée auxquelles — à défaut des Célestins — le Grand-Théâtre offre l'hospitalité, nous aurons cet été quelques représentations dramatiques : elles ne seront pas toutes d'un intérêt palpitant ; mais vous connaissez le proverbe : « Faut de grives, on mange des merles. »

C'est la troupe des Nouveautés qui, la première, a commencé ces représentations intermittentes en jouant *Les Ménages Parisiens*, comédie en trois actes, de Va'abrègue.

Jusqu'en ces derniers temps, M. Brasseur, qui dirige les Nouveautés qu'il a fondées, s'en était tenu au genre exclusif de la féerie et de l'opérette : avec *Les Ménages Parisiens*, il a voulu inaugurer le genre du vaudeville et de la comédie. Réussira-t-il mieux qu'il ne l'a fait avec l'opérette et la féerie ? Je le souhaite bien sincèrement, car je ne connais pas d'artiste plus sympathique que Brasseur.

Malgré la chaleur, la salle était assez convenablement garnie, spécialement aux fauteuils et aux premières galeries, ce qui prouve une fois de plus que le plaisir dont on est privé a un attrait particulier. Le théâtre étant fermé, on a envie d'aller au théâtre.

Les Ménages parisiens ont pour sujet des incidents provoqués par le divorce, il ne manque pas d'esprit dans le dialogue.

Le public, en favorable disposition, a paru trouver la pièce charmante, et a beaucoup applaudi, particulièrement Brasseur père et fils.

La pièce de Labiche, le *Misanthrope et l'Auvergnat*, qui terminait la représentation, est, vous le savez, tout uniment un petit chef-d'œuvre d'esprit et d'observation. M. Brasseur père est réellement admirable dans le rôle de Machavoine qu'il a créé au Palais-Royal. Le public — et ce n'était que justice — lui a fait un grand succès.

X.

CONCERTS BELLECOUR

Le mois de juin se termine pour Luigini de la façon la plus agréable et le public qui se presse dans l'enceinte réservée se réjouit, lui aussi, de la clémence du ciel.

Les deux soirées de gala nous ont permis d'entendre M. Fargues, dont le talent produit sur l'amateur l'effet de l'aimant sur le fer et Louis Rinuccini dont la virtuosité est véritablement merveilleuse.

Avec le mois de juillet vont commencer les festivals mêlés de chants auxquels nous souhaitons le succès des années précédentes.

J. C.

CONCERT DES AMBASSADEURS

M. Dalbert vient d'appliquer à la troupe des Ambassadeurs un système préconisé en politique : le renouvellement partiel. Les nouveaux élus ont fait vendredi leur apparition à la tribune de la place des Célestins.

C'est d'abord M^{lle} Cécily, dont la verve comique a été fort bien accueillie. M. et M^{me} Hamrys, non contents d'employer leurs puissants moyens vocaux, entremêlent leurs duos d'instruments aussi multipliés qu'inattendus.

Les Osranis, dont les exercices ont rendu

nécessaire l'agrandissement de la scène, forment un numéro absolument spécial et qui fera pour longtemps le succès des Ambassadeurs.
D'autres débuts sont annoncés.

Royal GARDÉNIA.

CHRONIQUE PARISIENNE

Les Fêtes Félibréennes.

C'est toujours, je ne vous le cacherai pas, avec un réel plaisir que je me rends chaque année à Sceaux pour assister à la fête des Félibres de Paris.

Comme d'habitude, la charmante petite ville de Sceaux était toute pavoisée pour recevoir ses amis « les poètes du soleil » et c'est au milieu d'une foule sympathique que la réception à la gare a eu lieu.

Je remarque au passage : MM. Sextius-Michel, président des Félibres, Michel Bréal et Armand Gautier, membres de l'Institut, Maurice Faure, Gaillard, Clauzel députés, puis Paul Arène, Albert Tournier, Silvain de la Comédie-Française.

Une fois les présentations d'usage terminées, on se rend vers la maison où mourut Florian le 29 fructidor de l'an II de la République.

Cette sorte de pèlerinage forme la première partie du programme.

Ensuite a lieu le couronnement des bustes de Florian et d'Aubanel, avec lecture de poésies de circonstance.

De là, le cortège se rend à la salle des Fêtes de l'ancienne mairie, pour la séance solennelle des Jeux floraux.

M. Charaire, maire de Sceaux, souhaite d'abord la bienvenue aux Félibres, puis M. Sextius-Michel, prononce une allocution très spirituelle. J'y relève ce passage délicieux : « Ah ! « parlons en toujours avec ivresse de ce petit « coin de terre où nous sommes nés, de la « petite ville ou du village, de l'enclos où chan- « tent les cigales, où de la lande sauvage s'ex- « hale l'odeur des genêts. Nous n'en serons « pas moins de bons patriotes et de bons « Français.

« O France ! nous baisons un coin de ta robe, « mais nous t'aimons tout entière !

« Pour nous, Félibres de Paris, qui, à « l'amour du sol, ajoutons celui de la langue « maternelle, aimons-là cette langue colorée, « harmonieuse, écho des muses antiques, et « dans tous nos banquets faisons circuler la « coupe où pétillent le vin doré par notre beau « soleil, d'où s'envolent, les ailes vibrantes, « les rimes d'or de nos poètes ! »

Après lui, M. Michel Bréal, le savant professeur du Collège de France, a développé très savamment une théorie sur l'enseignement du provençal introduit dans les études classiques.

La séance s'est terminée par une partie littéraire hors ligne. A tour de rôle nous avons entendu et applaudi M. Sylvain et M^{lle} Roussel, de la Comédie-Française ; M. Duparc, de l'Odéon ; M^{lles} Berthe Beauprez et Esquilar, élèves du Conservatoire.

Notons également M. Jules Bonnet, le sympathique secrétaire des Félibres qui a dit magistralement des poésies de Paul Arène et de Frédéric Mistral.

Le grand succès de cette matinée a été pour

M^{lle} Roussel qui a déclamé avec talent « Une sœur de charité » poème dramatique (dédié à M^{me} Carnot) et dont elle est l'auteur.

La Cour d'Amour qui suivait s'est tenue dans le Parc, au milieu des ombrages chers à la duchesse du Maine. C'était ravissant. Autour d'une colonne antique, étaient réunies d'un côté — tel un bouquet de fleurs — toutes les dames et demoiselles. De l'autre côté, le sexe fort rivalisait d'entrain dans l'exécution d'un programme très attrayant.

La fête s'est terminée par un bal où la tarasque a fait son apparition au milieu d'une entrainante farandole.

En résumé, journée charmante, pleine d'entrain et de gaieté de bon aloi.

Les Félibres nous ont montré qu'ils gardent précieusement l'héritage qui leur a été décerné en partage et qu'ils savent associer intelligemment l'agréable à l'utile ; l'art tout entier n'est-il pas d'instruire et de plaire !

H. DOTRENS.

SANGLOTS

Au poète G. de Myrthe.

Je ne crois plus à rien, je ne crois plus à Dieu,
Mes croyances au ciel à jamais sont éteintes ;
En vain je veux sonder l'infini calme et bleu.

Je m'en vais, exhalant mes regrets et mes plaintes,
Sous l'azur inclément où les oiseaux sont morts,
Où ne s'élèvent plus les chants des vierges saintes.

Dans mon âme je sens germer d'après remords ;
Je voudrais résister à ces larmes banales
Et ronger ma douleur comme un cheval son mors :

Mais non, mes longs sanglots montent par intervalles
De mon gosier brûlant vers les cieux toujours clairs,
Avec l'acre senteur des roses estivales.

Et les premiers frissons d'amour des jeunes chairs.

Mai 1890.

Ferdinand DE ROCHER.

L'ART A LYON

A la Société Lyonnaise des Beaux-Arts.

Nous étions bien là une centaine réunis dans une même pensée de commune fraternité et venus pour applaudir aux progrès de notre école artistique lyonnaise.

Vous avez déjà compris que nous avons voulu parler de l'assemblée générale de la Société Lyonnaise des Beaux-Arts.

Nous avons eu l'occasion d'assister à d'autres assemblées littéraires artistiques, mais l'intérêt qu'elles ont pu nous offrir en leur temps, pâlirait nécessairement devant la charmante réunion de mardi dernier.

En arrivant, nous sentons de suite que nous ne sommes point précisément en pays inconnu, voici que nous croisons et notons tour à tour : MM. Beauverie, Perrachon, Miciol, Bauer, Pagny, Trévoux, Sallé, Jung, Aubert et bien d'autres encore que je ne citerai pas aujourd'hui et qui pour la plupart se cachent modestement derrière leurs confrères.

La séance était présidée par M. Tallon, assisté de MM. J.-B. Poncet, Pétrus Vignet, Saint-Cyr-Girier, docteur Giraud et F. Favre, membres du Bureau.

Dans une causerie charmante, M. Tallon nous fait avec autant d'érudition que de goût, l'historique de l'art à Lyon, depuis les peintres *imaginés* jusqu'à nos plus illustres contemporains.

Il en vient naturellement à citer la phalange artistique qui a jadis illustré notre ville : les immortels sculpteurs Coysevox, Lemot, Foyatier, Legendre, Hérald, à sa voix descendent du piédestal où notre admiration les a placés,

et quand M. Tallon, parlant de la Société Lyonnaise des Beaux-Arts, dans une péroraison éloquente, exalte les vertus de l'Ecole artistique lyonnaise, des applaudissements unanimes lui prouvent que ses bonnes paroles sont allées au cœur de tous.

Le nom du titulaire de la médaille du Salon est ensuite solennellement proclamée : cette médaille décernée à M. Henri Bidault, est retirée par M. Ch.-J. Beauverie, aux acclamations de toute la salle.

La séance est levée à onze heures et se termine au milieu du contentement général.

* *

Nous n'essaierons point de dissimuler le sentiment de satisfaction que nous avons emporté de cette séance, car il nous a été donné de contempler une fois de plus l'harmonie et la cohésion qui ne cessaient de régner entre nos artistes quand ils étaient habilement dirigés. Et notre satisfaction est d'autant plus vive qu'elle nous permet d'opposer une phalange de génies aux insensés qui croient avoir tout trouvé quand ils ont parlé des peintres et des sculpteurs de la capitale. Eh ! quoi ! n'avons nous point notre Millet dans la personne de Ch.-J. Beauverie, ce délicieux poète des champs dont le *Herseur* est encore dans toutes les mémoires. Corot revit dans les toiles de Balouzet comme les fleurs de Madeleine Lemaire revivent dans les roses de Perrachon. Sarrazin et Frappa rappellent tout naturellement dans leurs portraits Henner et Bonnat, et nous ne sommes point éloignés de croire qu'Aubert et de Gravillon puissent prendre place aux côtés de Falguière.

Quand Lyon comprendra-t-il enfin que sa qualité de cité commerciale n'est point un obstacle au développement d'un centre artistique ? Quand saura-t-il apprécier à leur juste valeur les artistes d'élite dont nos salons se composent ? Le jour en est-il éloigné ? Je ne sais, mais je voudrais en voir lever l'aurore au plus tôt. L'Université lyonnaise ne va-t-elle point recevoir la sanction légale prochainement, et n'est-il point équitable de voir rayonner sur notre cité ce rayon d'en haut qui est comme la consécration des villes privilégiées, l'*Ecole lyonnaise* ?

Georges DE MYRTE.

PALAVAS

Voici le beau temps et avec lui un flot de promeneurs et baigneurs affluent sur notre plage.

Palavas a revêtu son habit d'été, les chalets, pour la plupart restaurés à neuf ont secoué leur tristesse et montrent au soleil leurs façades et leurs volets aux peintures fraîches.

Un grand nombre sont déjà habités, car les baigneurs devançant les vacances sont venus, à cause des chaleurs, s'installer sur notre plage hospitalière.

Nous ne pouvons que féliciter M. Martel, qui a eu l'ingénieuse idée d'ajouter aux récréations si nombreuses, l'installation des Montagnes Russes, qui ont fait florès ces temps derniers, à Montpellier.

Cette innovation ne peut manquer d'attirer de nombreux promeneurs sur la rive gauche.

Les habitués et habitants ont vu avec plaisir l'ouverture du Casino Grasset. La troupe des plus homogènes et le grand choix des spectacles font prévoir de fructueuses recettes au directeur.

Nous avons entendu : *le Jour et la Nuit, la Petite Mariée, Giroflée-Girofla, le Cœur et la Main, etc.*, et nous ne pouvons que féliciter directeur, artistes et metteur en scène, car cette année-ci, la mise en scène est soignée, les décors s'harmonisent très bien, les plus petits détails sont observés, ce qui fait le plus grand honneur à M. Grasset qui a eu le bon goût de recruter d'excellents artistes et a composé une troupe digne du Casino, des habitués et des étrangers qui viennent respirer le bon air de la Méditerranée.

GUILLO.

C^{IE} G^{LE} FRANÇAISE DE TRAMWAYS

ROCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 10,200,000 FR. divisée en 20,400 actions de 500 fr. entièrement libérées.

CONVERSION ou REMBOURSEMENT au PAIR des 19,427 obligations 6 0/0 restant en circulation.

Création d'obligations 5 0/0 réservées, par préférence, au porteurs d'obligations 6 0/0.

Il est réservé à chaque obligation 6 0/0 : 1^o Une obligation nouvelle libérée de 500 fr. 5 0/0 rapportant 25 fr. par an, payables à raison de 6 fr. 25 par trimestre, les 1^{er} janvier, avril, juillet et octobre; remboursable au pair en 40 ans au plus, par tirages semestriels, et jouissance du 1^{er} juillet 1890, au porteur ou nominative sans frais; 2^o Une soule de 12 francs par chaque obligation; ce qui fait ressortir à 485 f. l'obligation nouvelle 5 0/0; 3^o Une somme de 15 fr. représentant le coupon échu le 1^{er} juillet sur l'obligation 6 0/0; (au total, en espèces, 30 fr. sous déduction des impôts). — Les obligations 6 0/0 non échangées cesseront de porter intérêt à partir du 1^{er} juillet et seront remboursées à 500 fr. — Demandes de conversion reçues jusqu'au 5 juillet 1890: Au Comptoir National d'Escompte de Paris; à la Banque d'Escompte de Paris. — On peut, dès à présent, demander l'échange, en envoyant le titre 6 0/0 à convertir muni de tous les coupons à échoir à partir du 1^{er} juillet 1890 inclusivement. — La cote officielle sera demandée.

ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS

OREZZA

EAU MINÉRALE FERRUGINEUSE ACIDULE
La plus riche en fer et en acide carbonique
SOVERAINE CONTRE:
GASTRALGIES, FIÈVRES, CHLOROSE, ANÉMIE
et toutes les Maladies provenant de l'appauvrissement du sang — Consulter MM. les Médecins.

C^{IE} DES CHEMINS DE FER ANDALOUS

50,000 Obligations de 500 fr. (2^e série). Intérêts: 15 fr., payables les 1^{er} février et 1^{er} août, à raison de 7 fr. 27 1/2 net. — La Compagnie prend à sa charge tous les impôts actuels.

Remboursement à 500 fr., par tirages annuels, au plus tard en 1986. Premier remboursement 1^{er} août 1891.

Les 50,000 obligations font partie d'une série de 100,000 qui a une première hypothèque spéciale sur la ligne de Puente-Génil à Linares à la construction de laquelle leur produit est affecté.

Prix d'émission: 337 f. 50.

Jouissance: 1^{er} août 1890.

PAYABLES
Fr. 20 » en souscrivant;
» 67 50 du 7 au 10 juillet 1890, à la répartition;
» 125 » du 1^{er} au 6 août 1890;
» 125 » du 1^{er} au 6 septembre 1890.

Faculté de libération à 4 0/0 l'an, à partir de la répartition. Libérée à la répartition, l'obligation coûte 336 fr. 25. Le placement ressort, intérêts et bénéfice au remboursement réunis, à 4,60 0/0 environ.

On souscrit lundi 30 juin à la Banque de Paris et des Pays-Bas, à Paris, et dans les Succursales de Bruxelles, Genève et Amsterdam, La cote officielle sera demandée.

LE PRÉSERVATIF DU CHOLÉRA

Les Espagnols ont trouvé en France le moyen de conjurer le choléra; ils se font expédier de grandes quantités de bière ferrugineuse française dont la découverte récente a fait tant de bruit. Le fer assimilable contenu dans cette bière est souverain contre l'anémie et est surtout un antiseptique puissant contre le choléra. A partir d'aujourd'hui le public trouvera cette bière exquise, reconnue indispensable comme préservatif, dans les maisons de premier ordre: cafés, épiceries, pharmacies, etc. Elle ne se vend que 1 fr. 25 les deux canettes; on doit la boire abondamment à tous les repas et à tous moments où l'on éprouve le besoin de se rafraîchir. Les négociants qui désirent représenter la bière ferrugineuse française, doivent s'adresser au Dépôt général, 99, rue Montmartre, à Paris, afin que l'adresse de leur maison soit publiée prochainement dans notre journal.

HISTOIRE DE LA SEMAINE

La diplomatie internationale continue à envahir les premières pages des grands formats, et à nous montrer que le système médical de la casse et du sénat constitue encore le fonds de ce qu'on appelle la politique. L'Angleterre fait à l'Allemagne un petit cadeau de certaine île, fort connue des collectionneurs de timbres-poste et des apprentis géographes sous le nom d'Héligoland. En revanche, l'Allemagne promet à l'Angleterre d'aller faire risette à bons nègres et à les instrumenter de culottes, symbole d'une civilisation avancée et inutile, au dire de ces moricauds.

Alors la France s'en mêle, à propos de Zanzibar. Dans ma verte jeunesse, le zanzibar était un jeu. Depuis lors, on a découvert une île, où se trouvait un sultan et on lui a donné ce nom prédestiné. Zanzibar n'est en effet plus qu'un jouet.

Voyons, Anglais, Allemands, Français et autres, ne voulez-vous pas laisser tranquilles ces mal-blanchis si fort heureux dans leurs déserts? Et surtout ne vous moquez plus d'eux en leur parlant de notre civilisation.

Voilà une haute mystification. Supposez un auditoire composé des sujets de Glé-Glé ou de Badazin — probablement une corruption dahoméenne de Barbenzingue, — écoutant la prose civilisatrice de Jahn, le jeune anarchiste récemment arrêté.

A l'anthropophagie près, croyez-vous que les théories anarchistes, nihilistes, terroristes paraissent bien civilisatrices et bien moralisatrices à ces singes supérieurs qui ont déjà, eux, le service obligatoire pour les femmes, et font garder leur roi par des Amazones.

On pourrait aussi proposer à leur admiration les deux jeunes gredins qui viennent d'assassiner si proprement à Vienne un vieillard de 74 ans. Jadis le grade d'assassin était quelque chose comme colonel dans le régiment des malfaiteurs; maintenant c'est tout au plus caporal.

Combien je préfère — et vous aussi — cet excellent mais délicat propriétaire de Guignol, qui a joué un si bon tour à la Compagnie du gaz. Est-ce un conseil de Gnafron qui lui a suggéré ce saut de carpe par dessus le compteur? Est-ce la blanche main de Madelon, qui a collé le tuyau soustracteur? De tous les personnages de la troupe, il n'est resté que le juge pour coller huit jours de prison à cet amateur de la lumière à bon marché.

C'était sans doute un partisan du progrès — et je crois que son système, convenablement vulgarisé pas une publicité bien sentie — (Agence Fournier, rue Confort, 14) — aurait du succès dans la masse du public. Il pourrait même l'adresser, avec chance d'être récompensé, à la future Exposition nationale de Lyon.

Car, nos édiles ont autorisé, par une délibération unanime, la construction de palais et autres dans les alentours du Parc. Je me propose bien de demander l'installation du pavillon du *Passe-Temps*; quand le temps sera venu, je vous exposerai le catalogue de ce que je veux exposer. Vous voyez à quoi l'Exposition vous expose.

Donc, l'an 1892, nous traverserons l'Exposition pour aller aux Courses. Les Courses du

Grand-Camp battront leur plein, quand paraîtront ces lignes. Espérons qu'un soleil rutilant sourira aux belles toilettes.

A propos de toilettes, il paraît que je dis de jolies choses, moi. N'ai-je pas avancé dans certain article, que la dévotion des dames était en raison directe de la réussite de leur toilette? Heureusement j'ai été averti à temps de la tempête qui allait fondre sur mon crâne et que j'espère conjurer en me jetant à genoux et en promettant de ne plus recommencer.

N'oubliez pas ça, à ton tour, Tant-Mieux.

TANT-PIIS.

COURSES DE LYON

Dimanche 29 et lundi 30 auront lieu à l'hippodrome du Grand-Camp les courses de Lyon.

Les engagements sont nombreux et les meilleures écuries ont envoyé leurs chevaux sur notre turf. La réunion, si le temps reste beau, promet d'être fort belle et fort attrayante, tant par les courses elle-mêmes que par les toilettes et les équipages qui, ces jours-là, se montrent au Grand-Camp.

Le pari mutuel seul se jouera.

Nos compliments à MM. les Commissaires qui ont aménagé avec un goût parfait l'hippodrome de la Société des courses de Lyon.

AMOURS FUGACES

Voici les beaux jours, voulez-vous, chérie,
Que nous nous aimions pendant un bon mois?
Nous irons nous perdre au sein des grands bois,
Nous nous roulerons sur l'herbe fleurie.

Nous serons deux fous; ce sera charmant.
Vraiment, la Folie est de la sagesse.
Nous ne ferons rien: vive la paresse!
On travaille assez, que diable! en s'aimant.

Nous vivrons bercés par notre chimère,
Sans aucun souci, narguant les fâcheux.
Nous serons si bien, en n'étant que deux,
Surtout nous passant de monsieur le Maire.

Quand s'émuqueront nos tendres émois,
(Car la femme change et l'homme varie),
On se quittera, n'est-ce pas chérie,
Après s'être aimés pendant un bon mois!

Toni Bourdin.

LA PLACE DU COEUR

Au début de ce siècle, au moment où Chateaubriand laissait s'échapper, en phrases marmoréennes sa sublime tristesse, au moment où Lamartine jetait aux échos napolitains son *Adieu à Graziella*; au moment où notre jeunesse littéraire, dans son essor inattendu, lançait aux quatre vents du monde le cri superbe de ses espérances et de ses désespoirs, on eût été bien surpris si un critique se fût avisé de demander à l'école nouvelle quelle place elle réservait au cœur et au sentiment. Ces pages enfléchies et ces strophes brûlantes, d'où partaient-elles, sinon du cœur? Ces visions de gloire et d'infini, qui les rendait vivantes, sinon le sentiment? Pour les poètes, pour les romanciers, le cœur était tout; ils osaient s'abandonner tout entiers à ses capricieuses inspirations, et le plus grave reproche qu'on leur ait fait, c'est d'avoir méprisé la logique et la raison. Le reproche n'a peut-être pas d'ailleurs, la portée qu'on veut lui donner.

Aujourd'hui, le roman nous entraîne dans les méandres d'une étude psychologique subtile et factice, quand il ne nous plonge pas dans les cloaques d'un naturalisme de mauvais aloi. Ici, les savantes et barbares incisions du scalpel ont poignardé le sentiment; là, les émanations putrides l'ont asphyxié.

Quant aux rares poètes qui se donnent encore en pâture à de plus rares lecteurs, les uns, comme M. Leconte de Lisle, ont précisément pour but et pour idéal de faire taire les battements importuns de leur cœur, d'étrangler en eux tout sentiment, et de revenir enfin

... vers les cités infinies,

Le cœur trempé sept fois dans le néant divin; les autres... mais à quoi bon? On ne les lit plus. Le public, promoteur et complice de notre décadence artistique, lorsque parfois il échappe à la séduction stérilisante des journaux quotidiens, ne s'affrondant plus que de cette littérature scandaleuse où les titres cyniques et les honteux dessins étalent sans pudeur sur la couverture de chaque livre leurs malsaines promesses. Du sentiment? De l'enthousiasme? Pourquoi? Il troubleraient les microscopiques observations des uns et les grossiers appétits des autres.

Un littérateur d'aujourd'hui peut être grossier, obscène; il peut mépriser les données les plus élémentaires du sens commun, fouler aux pieds les principes de leur cœur, de la morale; bien plus, il peut être déplorément médiocre et universellement plat, s'il flatte une passion ou un appétit populaire, on le lira. Est-il sentimental? on fera de son livre des guirlandes pour les mouches dans les guinguettes des faubourgs.

Cette singulière dépravation du sens littéraire n'est qu'une des nombreuses et déplorable conséquences d'une grave évolution dont le théâtre est le monde entier, dont l'histoire est l'histoire même du genre humain. L'homme devient égoïste. Les grands dévouements se font rares, avec les grandes pensées, celles qui viennent du cœur. On a déjà dit — et les générations futures le reconnaîtront — que le grand mal du dix-neuvième siècle ou plutôt la source de tous les maux dont souffre notre société actuelle, était l'égoïsme. Il n'est que trop vrai qu'avec les progrès de la science positive, avec les incessantes mais éphémères victoires d'une trop changeante philosophie sur une religion immuable, avec le développement de la pensée individuelle au détriment de la tradition, les stériles calculs de la raison se substituent de plus en plus aux fécondes inspirations du cœur.

C'est là un malheur, un malheur presque irrémédiable et dont nous ne constatons que trop, depuis bien des années déjà, les funestes conséquences. Je sais qu'il serait peut-être puéril et à coup sûr présomptueux d'attribuer à une cause unique la dépopulation croissante de la France, dont s'alarment à bon droit les statisticiens contemporains. Mais ce qu'il est impossible de contester, c'est que l'égoïsme actuel, le besoin de bien-être, la crainte des embarras domestiques et des devoirs souvent pénibles de la paternité, ne soient une des causes principales de ce fléau qui menace notre pays dans sa richesse et son indépendance.

C'est par un motif analogue qu'on peut expliquer l'accroissement des populations urbaines au détriment des populations agricoles. Attiré par les décevantes séductions des villes, ébloui par l'espoir d'un travail moins pénible et mieux rémunéré, le paysan abandonne sa ferme et va respirer l'air mortel des fabriques. Pourquoi? et pourquoi, il y a cent ans, le laboureur restait-il, au contraire, si immuablement rivé à sa bonne terre, si fidèle à sa charrue! Ah! c'est qu'alors il avait derrière lui un ensemble de traditions qu'il voulait transmettre à ses enfants et à ses petits-enfants; c'est qu'il pensait qu'il était plus digne de lui-même et plus respectueux pour ses vieux morts de continuer le métier de ses pères et de l'enseigner à ses fils. Aujourd'hui, la famille ne vit plus d'une vie propre, elle n'existe plus comme unité morale, et les désirs individuels sont trop indépendants pour se plier aux aspirations collectives. La famille n'est plus la sainte alliance des morts avec les vivants et ceux qui naîtront. Chacun de ses membres, livré au hasard de ses propres inspirations, est conduit tout naturellement à une émigration vers les villes, s'il croit assurer

ainsi son bonheur personnel. Jeté dans une vie nouvelle, où ses aptitudes naturelles ne trouvent point à se développer, il perd peu à peu ce qui constituait son plus précieux patrimoine. L'habitude du travail des champs auquel l'avait préparé sa race et son milieu, et devient ainsi pour sa cité d'élection un citoyen inutile et par conséquent nuisible. Là encore le mépris des traditions, le développement démesuré de la personnalité, qu'on nomme l'orgueil et qui n'est qu'une des formes de l'égoïsme, ont accompli leur œuvre néfaste. Et il en sera ainsi toutes les fois qu'une trop présomptueuse raison prétendra se substituer aux sentiments irréflechis de respect et de devoir qui sont la base même des traditions.

On a dit — et nous y avons déjà fait allusion — que les grandes pensées viennent du cœur. Voilà une parole profondément vraie; mais il faut l'élargir, car c'est du cœur que viennent, non seulement toutes les grandes pensées, mais toutes les grandes actions; c'est du cœur que vient tout ce qu'il y a de grand dans les aspirations et dans les œuvres humaines, et la raison, incapable par elle-même de concevoir comme d'exécuter les plans que le cœur a faits, n'est, aux mains de l'homme guidé par ses seuls sentiments, qu'une épée pour frapper plus fort, [ou un bouclier pour mieux se défendre.

Les historiens se sont plu à répéter — et ce sera notre plus grande gloire — que la France a souvent fait la guerre pour une idée. On eût mieux fait de dire qu'elle a fait la guerre pour un sentiment, par une sublime impulsion du cœur contraire à tout raisonnement et à toute logique. Et puisque nous parlons de guerre, qui osera soutenir que le soldat qui donne sa vie pour son pays n'est guidé dans son dévouement que par les calculs de sa raison? A-t-il réfléchi, a-t-il pesé le pour et le contre, déduit logiquement les conséquences d'un principe, lorsqu'il se précipite dans la mêlée pour tomber un instant après, le corps en lambeaux, mais l'âme fière de cette mort glorieuse? Non! il a vingt ans et le cœur lui bat, voilà tout! Le raisonnement et la logique mènent à l'égoïsme, les inspirations du sentiment mènent à l'abnégation et au sacrifice.

Ces grandes religions, dont l'histoire est l'histoire de l'humanité même, à qui parlent-elles, sinon au cœur de l'homme? De quoi vivent-elles, sinon de sentiment? Le christianisme lui-même n'est-il pas avant tout une religion d'amour? Ces exemples sublimes de charité qui font encore aujourd'hui l'admiration de tous les peuples du monde, nous les chercherions en vain à l'époque où la morale du Christ n'avait pas encore substitué ses préceptes si purs et si touchants à l'altruisme indécis des philosophes. Ainsi, toutes les œuvres qui ont le cœur à leur base vivront; toutes celles qui n'ont été conçues que par la raison, sont destinées à un rapide avortement. Ainsi, puisque c'est au point de vue littéraire que nous nous sommes placés tout d'abord, les seuls littérateurs dont la mémoire traversera sans s'évanouir la redoutable succession des siècles futurs sont ceux qui ont pris la peinture des sentiments pour principe et pour idéal, car ceux-là ont compris que, dans la mystérieuse horloge qui s'appelle l'homme, s'il est possible de considérer la raison comme le balancier, c'est le cœur qui est le grand ressort.

Jean APPLETON.

JOYEUX DÉFI

NOUVELLE

(Suite.)

Enfin, peu à peu, midi arriva.

Et quelques minutes après que les douze coups eurent tintés au clocher de l'église, le sabot d'un cheval martela le pavé devant l'hôtel. L'Anglais souleva curieusement le rideau

BOIS DE L'ÉTOILE

CHARBONNIÈRES — J. CORNILLON

Diners d'inventaire. — Repas de Corps.

GRATIS

Si vous souffrez de quelque mal ou maladie je vous enverrai gratuitement une prescription pour vous guérir. — DR. MOUNTAIN, Ltd. Imperial Mansions, Oxford Street, Londres, W.

AMEUBLEMENTS

FRANCISQUE FONTAINE

TAFISSIER

81, rue de la République, 81

Ci-devant rue Bellecour, anc^{re} rue Louis-le-Grand

LYON

AUX SOURDS

Une personne guérie de 23 années de surdité et de bruits d'oreilles par un remède simple en enverra gratis la description à quiconque en fera la demande à NICHOLSON, 21, Bedford Square, Londres, W. O.

Le Progrès Agricole et Viticole

ORGANE DES CULTIVATEURS ET VIGNERONS

Parait tous les Dimanches

Abonnements d'essai pour 1 mois 75 c.

ADRESSER LES DEMANDES

à M. le Directeur du Progrès Agricole et Viticole à VILLEFRANCHE (Rhône)

BIBLIOTHÈQUE DU PROGRÈS AGRICOLE ET VITICOLE PUBLICATIONS NOUVELLES

Le greffage pratique de la vigne, guide du greffeur, indiquant la manière d'opérer toutes les principales greffes, la mise en pépinières, etc., avec nombreuses gravures, par V. VERMOREL. Prix: 1.50 franco. 1 fr. 65
Agenda viticole pour 1890, élégante brochure, format et reliure portefeuille, comprenant de nombreux tableaux et renseignements pratiques à l'usage des viticulteurs. — Prix: 2 fr. 50; franco. 2 fr. 75
Adresser les demandes accompagnées d'un mandat ou timbres-poste à M. le Directeur du Progrès Agricole et Viticole, à VILLEFRANCHE (Rhône).

Demandez

LA LYONNAISE

LIQUEUR HYGIÉNIQUE

6 Médailles d'Or et Vermeil

P. FELIX

Rue Lainerie, 7, LYON

GRAND HOTEL

DE

BELLECOUR

20, Place Bellecour, 20

ÉTABLISSEMENT DE 1^{er} ORDRE

Pour diners de Noct. et repas de Corps.

de percaline rouge. Il ne lui fallut pas longtemps pour juger de son homme, à sa mine rubiconde, à sa charpente athlétique, il comprit que la lutte serait longue et l'issue peut-être incertaine. Néanmoins il reprit confiance.

Le curé entra.

— M. l'abbé Legay, curé de Ponsas, dit Décurty en le présentant à l'étranger qui s'inclina gravement.

Et comme l'hôtelier ignorait son nom, l'Anglais, d'un ton emphatique, ajouta : lord Langton.

Les deux champions se serrèrent la main en se félicitant l'un et l'autre de la circonstance heureuse qui les mettait en présence.

Les compliments échangés, Décurty demanda : Faut-il servir ces messieurs ?

— Minute, dit l'abbé, conduits-nous auparavant dans une salle séparée où personne ne pourra nous déranger.

Le maître d'hôtel fit monter les deux convives au premier étage, et les introduisit dans une pièce assez vaste, aux murs tapissés d'un papier bleu clair, contre lesquels étaient appendus trois ou quatre tableaux représentant diverses scènes de la vie rustique. Un de ces tableaux attira l'attention de lord Langton : *La Vendange en Bourgogne*. Le pauvre Anglais sentit son cœur battre d'une douce émotion à la vue des jolies filles peintes sur la toile et qui transportaient sur leurs têtes, le visage épanoui de félicité champêtre, des corbeilles remplies de grappes dorées. Et bien que ce ne fût qu'une méchante peinture — œuvre de quelque artiste du cru — il se promit d'en faire l'acquisition avant son départ.

— Monsieur, dit le curé, la méthode étant utile en toute chose, nous allons agir avec ordre. Décurty va nous monter à chacun le même nombre de bouteilles, de cette façon il sera aisé de décerner la palme au vainqueur.

L'Anglais parut enchanté.

— Yes, yes, dit-il.

— Combien désirez-vous que je monte de bouteilles ? demanda l'aubergiste.

— Eh bien ! montez en dix pour commencer, fit l'Anglais en se renversant, d'un certain air fanfaron, sur son siège.

Monte dix bouteilles, répéta tranquillement le curé.

Décurty sortit et rentra portant à chaque bras un panier.

Les deux héros se mirent à table et le repas commença avec entrain. A toute minute, les yeux pétillants, les joues en feu, ils portèrent leurs verres à la bouche.

Les dix bouteilles furent bientôt vides.

— Décurty ! cria le curé, monte-nous encore cinq bouteilles.

Décurty obéit.

Tout en mangeant, les deux adversaires causaient, et l'abbé, de belle humeur, racontait que chaque année ses paroissiens lui donnaient à la quête une dizaine d'hectolitres de vin, mais que cette quantité ne pouvant lui suffire, il en achetait encore quelques hectolitres.

Et l'Anglais, charmé de tous ces détails intimes, se mettait à rire avec son éternel aoh ! aoh !

Les deux adversaires se tinrent de près jusqu'à la fin du repas, mais, tout à coup, comme le curé achevait sa quinzième bouteille, lord Langton se renversa et tomba comme une masse sur le plancher.

Au bruit de la chute, Décurty accourut et ne put retenir un cri en voyant l'Anglais étendu à la renverse, sa chaise sur le ventre.

— Ne t'épouvante pas, l'ami — c'était son expression familière — dit le vainqueur en souriant, il n'y a pas de mal, notre homme est tout simplement en train de cuver son vin.

Puis, après un instant de silence, il ajouta avec un air de fierté :

Décurty, il faut être beau joueur... monte-moi encore cinq bouteilles... ça fera vingt.

L'hôtelier descendit et revint bientôt avec les cinq bouteilles.

Un quart d'heure après elles étaient aussi vides que les quinze premières.

— Maintenant, selle-moi ma jument.

Et sans plus trembler que s'il n'eût pris qu'un verre d'eau, l'abbé Legay partit aussi calme d'esprit que de corps.

Le lendemain, l'Anglais quitta Saint-Vallier, avouant qu'il avait enfin trouvé son maître, tandis que Décurty, remis de son émotion de la veille, se disait : l'honneur national est sauvé !

IV

Quinze jours s'étaient écoulés depuis ce combat homérique. L'abbé Legay l'avait déjà oublié et, dans sa petite maison blanche qui dominait le village, il continuait à mener le même genre de vie, calme et monotone, qu'il menait avant l'arrivée à Saint-Vallier de lord Langton.

Un matin on sonna au presbytère.

C'était le facteur.

La servante prit la lettre, et après avoir offert un verre de vin au piéton, la porta à son maître, occupé, suivant son habitude, à des études archéologiques.

Le curé jeta un coup d'œil sur la suscription et ne put contenir un léger tressaillement. Son visage, si jovial d'ordinaire, se rembrunit tout à coup, et il resta quelques minutes dans un état de complète prostration. On eût dit qu'il avait, par avance, deviné le contenu de la lettre.

— Enfin, mes pressentiments peuvent être faux, pensa-t-il, et, reprenant courage, il déchira l'enveloppe. Mais il ne s'était pas trompé. C'était bien un ordre de l'Evêque de se rendre immédiatement auprès de lui.

Hélas ! il n'avait pas besoin d'une longue réflexion pour comprendre le motif de cet appel.

Quel coup de foudre pour cet homme dont l'existence avait été si calme jusqu'à ce jour ! Son cœur se serra à la pensée que l'Evêque prendrait peut-être la fantaisie de le déplacer. C'était pour lui la perspective la plus affreuse. A son âge, quand on a passé sa vie au milieu des gens qui sont pour vous comme une seconde famille, il est si triste de s'éloigner d'eux, d'aller au loin chercher de nouvelles affections. Il lui faudrait donc aussi abandonner pour toujours ce toit qui l'avait abrité pendant tant d'années, cette chambre où il avait passé de si bonnes heures, plongé dans les recherches, et revivant pour ainsi dire les époques disparues, cette tonnelle, vrai nid de verdure, sous laquelle il lisait son bréviaire et prenait, le soir, son repas au milieu des fraîcheurs et des parfums de la nuit tombante... Il lui faudrait donc abandonner tout cela. A cette pensée si douloureuse, il sentait un sanglot lui monter à la gorge et l'étouffer. — Et dire que j'avais caressé le rêve de finir ma vie dans cette paroisse, se disait en soupirant le pauvre curé.

Pourtant il finit par se calmer. Une lueur d'espoir vint ranimer son âme de prêtre naïf et bon. L'Evêque n'aurait peut-être pas le courage de l'arracher à son petit logis, et même s'il en avait ainsi décidé dans son omnipotence, il le supplierait tant, qu'il arriverait bien à le faire revenir de sa décision... et puis jamais ses paroissiens ne laisseraient partir leur bonhomme de curé, ils risqueraient trop de perdre au change.

(A suivre). Eugène DREVETON.

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

Le mouvement de reprise que nous avons constaté hier, s'est accentué aujourd'hui, et si les plus hauts cours pratiqués n'ont pas été conservés en clôture, il n'en reste pas moins une nouvelle manifestation des bonnes tendances du marché.

Le 3 0/0 qui restait hier à 91,77, a débuté à 91,95, s'est élevé à 92,05, et revient en clôture à 91,85; l'Amortissable n'a pas varié à 91,90; le 4 1/2 a baissé de 10° à 106,50.

Notons une amélioration sur l'ensemble des valeurs. Le Crédit foncier est en nouvelle reprise à 1222,50, après 1230 au plus haut; la Banque de Paris a monté de 5 fr. à 835; le

Crédit lyonnais de 2 fr. 50 à 747,50; la Société générale est ferme à 480.

La Banque d'escompte vaut 522,50.

La Banque des Pays-Autrichiens est à 507,50.

Le Suez à 2365 et le Panama à 42,50 ont peu varié.

Peu d'affaires et peu de changement sur les fonds étrangers. L'Italien clôture à 96,35; le Turc à 19,07, l'Extérieur à 76 5/17.

En banque, les Alpines se traitent activement à 217 et 218,75.

Les obligations des Chemins de fer de Portorico ont des demandes suivies à 288 et 289.

Rappelons que c'est aujourd'hui jeudi 26 que clôture la souscription aux actions de la Société française des Télégraphes sous-marins. On verse 50 francs en souscrivant, 200 fr. à la répartition et 250 francs au 1^{er} octobre 1890.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du dernier numéro.

TEXTE : Courrier de Paris, par P. Véron. — Silhouette centenaire par G. Lenôtre. — Nos gravures : Heligoland et le nouveau traité de délimitation en Afrique. Théâtre illustré : Hippodrome Jeanne d'Arc; l'anniversaire de la mort de la Tour d'Auvergne; Reconstitution de la Vénus de Milo; la statue de Jeanne d'Arc, à Nancy; la photographie au théâtre; les abords du Salon au Champ-de-Mars; les deux portraits, nouvelle, par P. Volbague; théâtre, par H. Lemaître.

GRAVURES : La statue équestre de Jeanne d'Arc. — La Vénus de Milo. — Heligoland et le nouveau traité de délimitation en Afrique. — La remise des cendres de la Tour d'Auvergne. Théâtre illustré : La fille de Roland. A l'Hippodrome : Les répétitions de Jeanne d'Arc. — Les abords du Salon au Champ-de-Mars.

L'ÉCHO DE LA SEMAINE

Sommaire du dernier numéro.

CHRONIQUE : Les superstitions populaires. — La Semaine politique. — La réforme judiciaire, par H. Maret. — L'Interpellation sur la laïcisation de l'Ecole de Vicq, par J. Reinach. — Les Echos de partout, par Pierre et Paul. — Histoire de la semaine : La Dame blanche de Wochow, par Sacher-Masoch. — Les Collectionneurs, par H. Flamans. — Poésie : L'enfant malade, par Guttinger; Bon Souvenir, par Bouchon; L'Instant, par L. Hennebicq. — Roman : Moune, par J. Rameau. — La Semaine littéraire, par A. France. — La Semaine dramatique, par J. Lemaître. — Chronique médicale, par le docteur Manuel. — Bouddha. — Mœurs parisiennes, par J. Claretie.

LE JEU DES BRAVES

Au moment où tout le monde est devenu soldat pour payer sa dette à la patrie, l'idée du *Jeu des Braves*, où 12 soldats luttent contre un égal nombre d'adversaires, devait fatalement naître dans l'esprit chercheur de l'auteur du *Jeu des Renards*.

Ce nouveau jeu est, d'ailleurs, en tous points digne de son aîné, et M. Henri Issanchou, notre spirituel confrère des *Plaisirs du Foyer*, en l'inventant, a bien mérité de ses contemporains.

Grâce à ses combinaisons imprévues, le *Jeu des Braves* a ce mérite rare d'offrir le même intérêt aux personnes de tout âge, amusant sans aucunement fatiguer l'esprit.

Son prix modique (1 fr. 60) le met du reste à la portée de tous. Collé sur carton se pliant en deux, accompagné d'une jolie boîte à tiroir avec 24 jetons en os, dont 12 violets, c'est comme étrennes, le plus charmant cadeau que l'on puisse faire à un enfant.

Adresser les commandes à M. Issanchou, 9, rue Guy-de-la-Brosse, à Paris.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE POPULAIRE

Publiée sous la direction de

CAMILLE FLAMMARION

PHYSIQUE POPULAIRE

Par Emile DESBEAUX,

Lauréat de l'Institut.

La Physique étudie les Forces de la Nature et l'utilisation de ces forces.

Les découvertes extraordinaires, faites en ces derniers temps, reposent sur les appropriations nouvelles de ces Forces.

Les progrès de la Science physique sont devenus tout à coup si rapides, les phénomènes Physiques sont apparus avec une fécondité si prodigieuse, qu'un Livre nouveau — qui relate ces progrès, qui explique ces phénomènes — est devenu indispensable.

La **Physique populaire** de M. EMILE DESBEAUX vient répondre à ce besoin, vient satisfaire à l'ardente curiosité des esprits modernes qui aspirent à pénétrer les *Mystères* dont nous sommes enveloppés, et à parvenir à la connaissance intime et complète de la *vie des choses*.

La **Physique populaire** est le quatrième volume de la *Bibliothèque* fondée par Camille Flammarion dans le but d'exposer, sous une forme accessible à tous, l'ensemble des connaissances humaines.

Cet ouvrage, magnifiquement illustré, mettra sous les yeux des lecteurs toutes les découvertes nouvelles de la science et de l'industrie, les di-

verses applications de l'Energie, le Phonographe, le Téléphone, le Téléphonographe, le Téléphote, ainsi que les manifestations si variées des forces de la nature, l'Energie électrique, l'Energie lumineuse, l'Energie calorifique, merveilleux, phénomènes, qui s'accomplissent chaque jour autour de nous et constituent, en somme, la vie de la Terre et le cadre de la vie humaine.

Les précédents ouvrages de M. Emile Desbeaux, couronnés à deux reprises par l'Académie française, adoptés par le Ministère de l'Instruction publique pour les bibliothèques scolaires et populaires, traduits en plusieurs langues, sont un sûr garant du succès auquel est destinée la **Physique populaire**.

La **Physique populaire** est publiée en **100 livraisons à 10 centimes** et en **20 séries à 50 centimes**, format grand in-8° jésus.

Il paraît deux livraisons par semaine. — On peut souscrire à l'ouvrage complet, *reçu franco en séries*, à leur apparition, contre un mandat de **10 francs** adressé aux éditeurs :

C. MARPON ET E. FLAMMARION

26, rue Racine, Paris.

LA REVUE DU SIÈCLE

Directeur CAMILLE ROY.

N° 37. — Juin 1890. — Sommaire

M. le docteur Ollier : La Rédaction. — La mangeaille lyonnaise au temps jadis : Puits-

pelu. — A propos de Lubin : Un curieux lyonnais. — Lubin (*suite et fin*) : Eugène Flotard. — Notes d'un voyage de circumnavigation : Viator.

Poésies. — Rondes : Charles le Goffic. — Le somnambule (traduit de Henri Heine) : Marius Grillet. — Sacrificios : Alexandre Piédagnel.

La Chanson française. — Le Plongeur (d'après la chanson populaire) : Achille Millien,

Livres et Revues. — Publications diverses : A. Philibert-Soupé. — Dans les tisons, par J.-Irenée Avias. — Le Poème du XIX^e siècle ou le doute, par Marc Bonnefoy. — Chansons et chansonniers, par Henri Avenel : Jean Appleton. — Nouveau traité de versification française, par MM. Charles le Goffic et Edouard Tieulin : Charles le Coz. — Livres recommandés.

Tablettes du Mois.

Souscription ouverte par le Caveau Lyonnais pour faire élever un monument à Pierre Dupont (liste des souscripteurs, *suite*).

Planches. — Portrait de M. le docteur Ollier (photogravure), d'après le cliché de M. Armbruster, à Lyon.

ABONNEMENTS

France, 15^f. — Étranger, 17^f 50. — Le N° : 1^f 50.
En vente chez les principaux libraires de Lyon.



LA MODE FRANÇAISE

67, rue de Grenelle, Paris.

Le Journal la **MODE FRANÇAISE** est de tous les organes s'occupant des modes féminines et des intérêts de la famille, le mieux illustré, le plus au courant des nombreuses créations élégantes, le mieux renseigné sur les tissus et leurs accessoires qui se porteront chaque saison.

La partie littéraire, confiée à Madame la baronne de CLESSY avec la collaboration de MARYAN, Marthe LACHESE, Gabrielle BEAL, Georges du VALLOX, etc., etc., est morale, instructive et récréative. La correspondance continue que ce journal entretient avec ses abonnées, répondant aux questions les plus diverses d'ordre intime, d'usages et de convenances du monde et donnant des renseignements souvent utiles dans les familles sur les détails de notre organisation militaire, administrative, judiciaire, etc., intéresse tout particulièrement ses nombreuses lectrices.

La **MODE FRANÇAISE** paraît tous les samedis. Ses éditions sont au nombre de 4, savoir : la première à 12 francs ; la deuxième à 16 francs ; la troisième à 18 francs ; la quatrième à 25 francs.

On s'abonne directement et sans frais dans tous les bureaux de poste.

Adresser aussi mandat-poste à M. ORSONI, directeur, 67, rue de Grenelle.

Envoi *franco* et gratuit d'un spécimen sur demande affranchie.

LA FRANCE MODERNE

*Littérature, Sciences et Arts contemporains.*2^e Année. — Rédacteur en chef, Jean LOMBARD

PARIS-MARSEILLE

La *France Moderne* paraît tous les quinze jours, le jeudi, en grand format, sur papier teinté. Articles de critique littéraire et artistique. Poésies, nouvelles, biographies, théâtres, etc., etc.

Une place importante est faite aux *Jeunes*. Par la largeur de son programme, la vitalité de sa rédaction qui s'accroît incessamment, et l'extension que ses fondateurs lui impriment, la *France Moderne* est une des meilleures feuilles littéraires artistiques qui comptent actuellement.

Un numéro d'essai est envoyé gratuitement à toute personne qui en fera la demande.

Abonnements : 6 fr. par an ; 3 fr. pour six mois. — Le numéro : 10 centimes.

Bureaux : Boulevard du Nord, 15, à Marseille.

LA POUPÉE MODÈLE

JOURNAL DES PETITES FILLES

ILLUSTRÉ DE 200 GRAVURES ENVIRON DANS LE TEXTE

48, rue Vivienne, Paris

PARIS : 7 FRANCS PAR AN. — DÉPARTEMENTS : 9 FRANCS. — SEINE : 8 FRANCS.

Chaque livraison renferme en outre :

Cartonnages coloriés. — **Figurines à découper.** — **Décor de théâtre.**
Patrons pour poupée. — **Surprises de toute sorte.** — **Musique.**

La *Poupée modèle*, dirigée avec la moralité dont le *Journal des Demoiselles* a constamment donné la preuve, est entrée dans sa vingt-sixième année.

L'éducation de la petite fille par la Poupée, telle est la pensée de cette publication vivement appréciée des familles : pour un prix des plus modiques, la mère y trouve maints renseignements utiles, et l'enfant des lectures attachantes, instructives, des amusements toujours nouveaux, des notions de tous ces petits travaux que les femmes doivent connaître, et auxquels, grâce à nos modèles et à nos patrons, les fillettes s'initient presque sans s'en douter.

Envoyer un mandat de poste à l'ordre du Directeur.

ENVOI GRATUIT D'UN NUMÉRO SPÉCIMEN

15^{me} Année

LA

15^{me} Année

FRANCE ILLUSTRÉE

JOURNAL UNIVERSEL

ARTISTIQUE, LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT

Paris, Départements, Algérie : Un an, 20 fr. — Six mois, 10 fr. — Trois mois, 5 fr.

Abonnement d'un mois à l'essai, 1 f. 75. — Étranger (Union postale) : Un an, 25 f.

Prix du numéro : 0,50. — Par la poste : 0,60.

Les demandes d'abonnement doivent être accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris à l'ordre de M. l'abbé ROUSSEL, directeur 40, rue La Fontaine, Paris-Auteuil.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, ABONNEMENTS

40, RUE LA FONTAINE, PARIS-AUTEUIL

A TOUS LES MÉNAGES

PENSIONNATS, HOTELS
ET ÉTABLISSEMENTS DIVERS

Nous recommandons la **POUDRE BELGE**, laquelle est incontestablement le produit par excellence pour nettoyer les **VERNIS, PEINTURES, ARGENTERIES et MÉTAUX.**

L'effet merveilleux de cette poudre est instantané et son emploi est des plus simples.

Pour les **VERNIS et PEINTURES**, il suffit d'en prendre un peu avec une éponge à peine humide et de frotter légèrement, immédiatement, on voit disparaître les taches d'encre, de graisse, etc.

Cette première opération terminée, il ne reste plus qu'à essuyer avec un linge sec.

Pour les métaux, on s'y prend de la même façon, mais en frottant un peu plus fort.

LA BOITE DE 1 KIL. EST VENDUE
Au magasin 2 fr. » — *Franco gare.* 2 fr. 60
LA BOITE DE 0 KIL. 500 EST VENDUE
Au magasin 1 fr. 40 — *Franco gare.* 1 fr. 70
LA BOITE DE 0 KIL. 250 EST VENDUE
Au magasin 0 fr. 60 — *Franco à domicile.* 0 fr. 90

DÉPOT GÉNÉRAL : AUX PETITS DOCKS DU COMMERCE
12, rue Confort, Lyon

ST-ALBAN

L'usage habituel, aux repas, de l'**EAU DE SAINT-ALBAN** reconstitue en peu de temps les tempéraments les plus débilités.

LE VRAI TRÉSOR
DE LA
SANTÉ

Limonade, Eau gazeuses de **Saint-Alban**, obtenues avec le gaz naturel des sources, constituent une boisson rafraîchissante très recherchée pour bals, fêtes, soirées.

CHAMPAGNE DU MARQUISAT

Grande Médaille à l'Exposition 1889

Isidore FRANÇON
82, rue des Capucins, REIMS
DÉPOT : 19, Quai de Serin, LYON

ABONNEMENTS

Sans frais

A TOUS LES JOURNAUX

Français & Étrangers

S'adresser à l'Agence

V. FOURNIER

Rue Confort 14, à l'entresol
LYON



KIOSQUES & URINOIRS LUMINEUX
DE LYON ET SAINT-ÉTIENNE

Affichage Diurne et Nocturne

AFFICHES PEINTES

SUR ÉCRANS ET SOUBASSEMENTS

Les abonnements sont reçus :

Agence **FOURNIER**, 14, rue Confort, Lyon
et dans ses Succursales de
ST-ÉTIENNE, GRENOBLE et MACON

GRANDE DISTILLERIE A VAPEUR

I. POULET

3 et 5, rue des Capucins. — LYON

EAU D'ARQUEBUSE SUPÉRIEURE MARQUE **✳ ROUGE**
L'ABEILLE DES ALPES, liqueur surfine digestive.
RÉCOMPENSÉE À TOUTES LES EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Farine de Santé Zéine

Excellente nourriture pour les nourrissons, les enfants et les grandes personnes convalescentes, ou atteintes d'une foule de petites indispositions. 4 fr. Chocolatée, 8 fr. **NÈGRE**, pharmacien, à Embrun (H^{tes} Alpes). Expédie franco à domicile.

LE MONITEUR DE LA MODE

Fondé en 1843

RECUEIL ILLUSTRÉ DE LITTÉRATURE — MODE — TRAVAUX DE DAMES — AMEUBLEMENT, ETC.

Paraît tous les Samedis et publie chaque année :

- 52 Livraisons illustrées de 12 pages grand format, imprimées avec luxe ;
- 52 Gravures coloriées de Toilettes de tous genres, dont :
2 superbes planches de saison, double format, coloriées, composées de 7 à 8 figures ;
- 12 feuilles de patrons tracés de Toilettes et de Modèles de Broderie ;
- 2000 Dessins en noir, imprimés dans le texte, représentant tous les sujets de Modes, de Travaux, de Dames, d'Ameublement, etc.

Le *Moniteur de la Mode*, le plus complet des journaux de modes, le seul qui donne un texte de 12 pages, est le véritable guide de la famille, mettant la femme à même de réaliser journellement de sérieuses économies, en lui apprenant à confectionner elle-même ses vêtements, ceux de ses enfants, et à organiser elle-même l'installation, la décoration et l'ameublement de sa maison.

Le *Moniteur de la Mode* publie les créations les plus nouvelles, mais toujours pratiques et de bon goût, des patrons tracés et coupés, d'une utilité réelle. Sa rédaction est attrayante et morale, on trouve dans chaque numéro, en plus des illustrations de modes et de travaux de tous genres : un Article mode illustré, des Descriptions détaillées et exactes de tous les dessins, des Articles mondains, d'Art, de Variétés, de Connaissances utiles, des Conseils de médecine et d'hygiène, des Feuilletons d'écrivains en renom ; une Correspondance, dans laquelle réponse est faite à toutes les demandes de renseignements par une rédaction d'une compétence éprouvée ; une Revue des Magasins, des Enigmes, Problèmes amusants, etc., etc.

Prix d'abonnement à l'édition simple, sans gravures coloriées	Prix d'abonnement à l'édition avec gravures coloriées
PARIS, PROVINCE, ALGERIE	PARIS, PROVINCE, ALGERIE
1 an, 14 fr. ; 6 mois, 7 fr. 50 ; 3 mois, 4 fr.	1 an, 26 fr. ; 6 mois, 15 fr. ; 3 mois, 8 fr.

Le numéro simple, 25 cent. — Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent. ; avec gravure coloriée et patron, 75 cent. — Exceptionnellement, la gravure coloriée, double format, 7 figures, du premier numéro d'avril et d'octobre, est de 75 cent.

EN VENTE DANS LES GARES, CHEZ LES LIBRAIRES et MARCHANDS DE JOURNAUX
Abel GOUBAUD, directeur, rue du Quatre-septembre, 3, Paris.

PÊCHEURS ET AMATEURS DE POISSONS

Le succès d'une bonne capture vous est assuré si vous employez comme appât la poudre **PISCIPHILE MALGACHE DU CAPITAINE CHARPY**, laquelle vous permettra de dévaster en un rien de temps, fleuves, rivières et étangs.

A ceux ne connaissant pas cette merveilleuse préparation et aux pêcheurs inexpérimentés qui réussissent rarement, nous recommandons de l'essayer. Ils seront surpris de la quantité prodigieuse de poissons qui viendront se jeter sur leurs hameçons.

Prix de la boîte : **1 fr. 10** et par correspondance : **1,25**
aux **PETITS DOCKS DU COMMERCE**, 12, rue Confort, Lyon.

SOIXANTE-SEPTIÈME ANNÉE

LE JOURNAL DES ENFANTS

Illustré de **200** gravures dans le texte. — Paraissant le 1^{er} de chaque mois.
Même administration que le *Journal des Demoiselles*.

HISTOIRES, RÉCITS, CONTES, LÉGENDES, THÉÂTRE, JEUX, TRAVAUX, DESSINS, GRAVURES
MODÈS POUR ENFANTS

Prix, un an : *France*, 12 francs — *Etranger*, 16 francs.

Les abonnements commencent le 1^{er} janvier pour se terminer fin décembre.

On s'abonne en envoyant un Mandat poste à l'ordre de **M. F. THIÉRY**, directeur du journal, 48, rue Vivienne,